

Tzvetan Todorov : une certaine idée de la littérature.

Le 7 février dernier disparaissait Tzvetan Todorov. Comme membre du collectif « Sauver Les Lettres », j'ai pensé tout de suite, en apprenant la nouvelle de son décès, à sa participation à notre université d'été de 2007 à l'E.N.S. de la rue d'Ulm où il était venu développer quelques réflexions sur l'enseignement littéraire après avoir publié : *La littérature en péril*. (http://www.sauv.net/univ2007_todorov.php) Mais je me suis souvenu également d'un passage du roman dont je venais tout juste d'achever la lecture :

" Tzvetan Todorov est un maigrichon à lunettes affublé d'une grosse touffe de cheveux frisés. C'est aussi un chercheur en linguistique qui vit en France depuis vingt ans, un disciple de Barthes qui a travaillé sur les genres littéraires (spécialement le fantastique), un spécialiste de la rhétorique et de la sémiologie.

Bayard est venu l'interroger, sur les recommandations de Simon, parce qu'il est né en Bulgarie.

Qu'il ait grandi dans un pays totalitaire semble avoir développé chez lui une très forte conscience humaniste qui s'exprime jusque dans ses théories linguistiques. Par exemple, il pense que la rhétorique ne peut réellement s'épanouir qu'en démocratie parce qu'elle a besoin d'un espace de débat que, par définition, la monarchie ou la dictature n'offrent pas. Il en veut pour preuve que dans la Rome impériale, puis dans l'Europe féodale, la science du discours a abandonné l'objectif de persuader et a cessé de se focaliser sur la réception de l'interlocuteur pour se centrer sur le verbe lui-même. On n'attendait plus du discours qu'il soit efficace mais simplement qu'il soit beau. Aux enjeux politiques se sont substitués des enjeux purement esthétiques. En d'autres termes, la rhétorique est devenue poétique. (C'est ce qu'on a appelé la seconde rhétorique.)"

La septième fonction du langage de Laurent Binet, 2015, Grasset

J'aime bien l'idée de faire franchir à Todorov la frontière, certes bien souvent plus indécise qu'on ne le croit, qui sépare la réalité de la fiction ainsi que cette décision de le faire entrer dans l'univers des personnages de roman - de ces « surnuméraires » dont parle Umberto Eco pour désigner ces êtres fictifs qui finissent par peupler aussi notre monde. Dans cet extrait du roman bien jubilatoire de Laurent Binet, à côté du geste de téléportation littéraire, le rapide - mais aussi suggestif et stimulant - aperçu sur le rapport entre rhétorique, politique, poétique et littérature retient également l'attention et mérite sans doute qu'on s'y arrête un peu.

Rhétorique, poétique, politique et littérature : des rapports complexes.

Car assurément il faut défendre la rhétorique comme pratique démocratique comme le fait Todorov. Faute de pouvoir dégager scientifiquement une vérité comme accord fixe de la pensée avec le réel dans le cadre politique, les délibérations et les discussions permettent de dégager des « procédures de vérité »¹. On peut définir une « procédure de vérité » comme un accord dynamique entre un événement premier - une injustice ou un idéal de justice - et une fidélité de l'action à cet événement qui vise l'avènement d'une société plus juste. La rhétorique est bien un art que tout démocrate doit savoir louer. On ne la confondra pas avec la sophistique où la parole devient un simple instrument qu'on peut utiliser sans aucune règle dans un contexte où aucune procédure de vérité politique, ni aucune justice universelle ne sont d'ailleurs sérieusement envisagées. Platon avait sans doute en partie raison d'associer

¹ Nous empruntons, pour la reprendre à notre compte, l'expression heureuse forgée par le philosophe Alain Badiou.

sophistique et tyrannie – comme semble en témoigner le lien entre l'usage cynique du langage dans la propagande et toutes les dictatures. Il est vrai que lorsque la marge d'expression se réduit dangereusement quand l'autorité politique ne supporte plus de voir ses ordres et ses décisions discutés, la rhétorique passe assez naturellement de sa fonction politique originelle à la poétique. Elle est obligée de renoncer à nourrir un débat public confisqué pour se consacrer à la beauté d'une littérature qui devient délectation privée, jardin secret et consolation. Elle privilégie alors les considérations sur la forme plus ou moins belle, élégante et séduisante de la parole au détriment d'un discours qui aurait une influence significative sur les décisions à prendre pour l'avenir. Tel est le sens de la transition, selon Todorov, de la première rhétorique nourrissant la démocratie grecque et la république romaine, à la seconde réduite de force à la diète par la Rome impériale ou encore par les régimes autoritaires de l'Europe féodale.

Mais si la rhétorique peut se muer en poétique quand la démocratie sombre, le mouvement inverse peut aussi avoir lieu et produire des effets qui ne sont pas, non plus, très positifs. Et n'est-ce pas ce qui s'est passé en partie dans l'éducation nationale avec une volonté affichée, sous prétexte de cultiver le sentiment démocratique chez les élèves, de faire revenir la rhétorique dans le cours de lettres à l'aide notamment d'un accent porté sur les textes argumentatifs ? Force est de constater que l'instrumentalisation de textes littéraires au service de cette bonne volonté démocratique a conduit à mettre entre parenthèses leur valeur poétique et à insister massivement sur l'argumentation et le message qu'ils étaient censés porter. Les dictatures font basculer la rhétorique de la politique à la poétique mais les démocraties confuses n'auraient-elles pas tendance à initier le mouvement inverse et à substituer à la poésie du texte littéraire, un simple argumentaire idéologique face auquel on a parfois invité les élèves à se faire, en bon rhéteur, les avocats de la position adverse ?

Une chose pourtant est la littérature, autre chose est la rhétorique. Prendre un roman ou une pièce de théâtre simplement pour un argumentaire qui fait passer un message est réducteur à bien des égards. Il n'est pas inutile de rappeler d'abord la boutade de Darryl F. Zanuck, le grand producteur américain de films qui a notamment financé *Les raisins de la colère* de John Ford. En guise de réponse à un scénariste qui essayait de lui « vendre » son film en disant qu'il avait un message à faire passer, il s'écria « plutôt que de faire du cinéma, utilisez le télégraphe ! » Ensuite et surtout cette confusion entre littérature et rhétorique fait l'impasse sur la force narrative de la littérature ainsi que sur sa valeur existentielle. Nancy Huston soulignait dans *L'espèce fabulatrice*² : "Pour nous autres humains, la fiction est aussi réelle que le sol sur lequel nous marchons. Elle est ce sol. Notre soutien dans le monde." Todorov prolonge cette assertion de cette femme de lettres qui est sa compagne dans la vie lorsqu'il écrit : « Si je me demande aujourd'hui pourquoi j'aime la littérature, la réponse qui me vient spontanément à l'esprit est : parce qu'elle m'aide à vivre. (...) plutôt que d'évincer les expériences vécues, elle me fait découvrir des mondes qui se placent en continuité avec elles et me permet de mieux les comprendre. »³ Une réintroduction de la rhétorique à l'école,⁴ et notamment dans le secondaire, ne doit pas conduire à une instrumentalisation de la

2 2008, éd. Actes Sud

3 *La littérature en péril*, 2007, Flammarion.

4 Philippe Breton plaide pour une telle réintroduction mais il est conscient des difficultés que cela peut poser (le passage concerné est souligné par nos soins) : " Un autre signe du déclin de la parole est la désaffection des systèmes d'enseignements et de recherche vis-à-vis de ce que Roland Barthes avait qualifié d' « empire rhétorique ». En 1902, disparaissait des programmes d'enseignement français cette matière qui avait été, depuis deux mille cinq cents ans la base de toute scolarité. Bien sûr la rhétorique s'était progressivement dégradée, pour n'être plus qu'une coquille en partie vidée du contenu citoyen qu'elle avait à la période classique. Une des fonctions civiques essentielles de l'enseignement ne serait-elle pas de montrer que les grandes valeurs démocratiques ne sont rien si les moyens pour les défendre ne sont pas, eux aussi, au service du recul de la violence et de la construction d'un lien social solidaire, c'est-à-dire respectueux de la relation à autrui ? " *Le culte d'internet : une menace pour le lien social*, 2000, éd. La Découverte.

littérature ni à une présentation aux élèves d'une conception appauvrissante de la tâche de l'écrivain.

Le sujet d'invention : une rhétorique vide ?

Ce qui complique encore plus les choses dans cette affaire, c'est que le versant argumentatif n'est pas le seul qui ait été développé dans cet effort pour faire revenir cette antique et vénérable discipline dans le giron de l'éducation nationale. La distinction entre première et seconde rhétorique permet aussi de comprendre la présence d'un autre versant plus porté vers les exercices d'écriture et vers le fictionnel, à l'instar du sujet d'invention, sorte de rédaction introduite aux épreuves anticipées de français en 2001⁵, et toujours en vigueur aujourd'hui.

Ne devrait-on pas se réjouir de ce désir de stimuler l'imagination créatrice des élèves ? Ne faudrait-il pas saluer cet hommage rendu au récit et à la trame narrative ? Ce serait aller trop vite en besogne.

Dans l'instruction publique en France, la rhétorique a été en effet évacuée des exercices en 1880 car elle fonctionnait entièrement à vide ; elle ne servait aux élèves qu'à construire des discours improbables entre personnages historiques et produisait angoisses et rejets, selon ses dires mêmes, chez un futur écrivain comme Jules Vallès. Elle était devenue une simple technique sans âme, voire une mécanique stérile qui ne se hissait même pas à la hauteur d'une sophistique car on n'y trouvait aucune volonté de tordre un raisonnement. Actuellement quand elle est réintroduite dans sa dimension narrative, c'est encore et toujours dans cette perspective qui manque de fond. Elle devient dès lors le plus fréquemment un art vide. On invite le lycéen à des jeux de rôle - imaginer un discours d'Andromaque ou rédiger la lettre d'un poète à un éditeur - qui n'ont évidemment plus aucun rapport avec une quelconque vérité ou un semblant de débat. Ces exercices peuvent certes avoir un certain attrait et il n'est pas du tout exclu qu'ils puissent devenir une source d'inspiration intéressante chez certains élèves mais ils confortent le plus souvent la pratique d'une instrumentalisation de la littérature car au lieu de placer l'élève face à des œuvres à considérer et à accueillir pour elles-mêmes, ils les conduisent à se mettre tout de suite à distance, sous prétexte d'en faire des acteurs de leur propre production littéraire. Force est de constater que circule, dans la réflexion pédagogique, une douteuse conception des méthodes actives qui préfère le présent au passé, les productions, aussi brouillonnes soient-elles, d'un élève à l'activité créatrice d'un écrivain, le mépris de la tradition littéraire à la modestie vis-à-vis d'un héritage de l'humanité.

L'enseignement des lettres en déséquilibre permanent ?

Pour tenter de comprendre l'embrouillamini qui règne dans l'enseignement des lettres, dénoncer l'absence de distinction faite entre littérature, rhétorique poétique et politique est utile. Mais il faut compléter le tableau, je crois, avec des errements liés à l'institution elle-même qui ne sait plus trop dans quelle direction aller. Là encore la modération et le sens des nuances de Todorov sont salutaires pour comprendre certaines modes et fluctuations dans l'enseignement des lettres en France qui relèvent souvent d'une logique de retour du bâton. Par exemple, l'amalgame effectué entre rhétorique et littérature a conduit à occulter tout le travail qui est effectué sur la forme elle-même que Roman Jakobson regroupe sous la désignation de fonction poétique du langage. L'argumentation tire les lettres vers la rhétorique, le contenu et

⁵ <http://www.education.gouv.fr/bo/2001/26/ensel.htm>

le message à faire passer ? On initie le courant inverse en développant un formalisme poétique où l'on enseigne aux élèves à rechercher des figures de style, parfois au détriment de l'unité de sens de l'histoire racontée ou du poème proposé.

Commentant les programmes de Français des lycées parus en 2000, Todorov constate dans son livre *La littérature en péril* que les professeurs dorénavant « savent qu'ils doivent enseigner les six fonctions de Jakobson, les « six actants de Greimas », l'analepse et la prolepse, et ainsi de suite. Il sera aussi beaucoup plus facile dans un deuxième temps de vérifier que les élèves ont bien appris leur leçon. Mais aura-t-on gagné au change ? »⁶. « Et il ajoute, « en physique est ignorant celui qui ne connaît pas la loi de gravitation, en français l'est celui qui n'a pas lu *Les Fleurs du Mal*. »⁷ Et on ne peut que lui donner raison.

En précisant toutefois qu'il s'agit de dépasser évidemment l'opposition trop rigide entre l'accent porté sur le contenu et le formalisme abstrait. « Connaître » *Les Fleurs du Mal*, ce n'est seulement savoir de quoi ça parle. L'ambition du cours de lettres est grande puisqu'il s'agit de comprendre comment certaines formes, certains agencements de mots ouvrent des sens jusque-là inexplorés, qui d'ailleurs restent souvent problématiques. Tout le travail de lecture « poétique » consiste à repérer comment le signifiant modifie le signifié. La forme n'est pas un véhicule qui ferait passer des messages en les enjolivant par quelques coquetteries stylistiques ; elle est indissociable du sens, lequel se construit - et se reconstruit à l'infini quand on a affaire à une grande œuvre - précisément par la lecture interprétative qui s'appuie sur l'analyse des procédés formels. La technique sans analyse du contenu est aveugle et stupide. Mais le contenu sans explication de la forme qui le porte est plat car sans relief. Todorov écrivait ainsi : « le but premier de l'étude des textes est de mieux saisir leur sens. Si l'on oublie cette évidence, les œuvres étudiées deviennent la simple illustration des concepts linguistiques nécessaires à leur analyse, ou des documents mis au service de l'étude de l'histoire. Ce sens ne se confond pas avec le jugement purement subjectif de l'élève, mais prend appui sur ses connaissances. Pour y accéder, il peut lui être utile d'acquérir un vocabulaire limité d'analyse ou des informations fournies par l'histoire littéraire. Cependant, en aucun cas l'étude de ces moyens d'accès ne doit se substituer à celle du sens, qui est leur fin. »⁸

On touche alors un aspect souvent négligé des difficultés que l'enseignement des lettres a longtemps rencontré : un excès en produisait un autre, un déséquilibre dans la perspective des programmes en entraînant trop souvent un autre. Une idée correcte de la littérature ayant été perdue, on a eu tendance ensuite à s'égarer en tentant de corriger le tir pour recomposer un visage à ces lettres qu'on avait fini par défigurer. On peut donner un autre exemple de cet effet de balancier qui fut bien incapable de retrouver le centre de gravité initial : la mort du sujet et la critique de l'auteur devenaient des topiques essentielles ? On a voulu rééquilibrer ce mouvement par un retour en force du « biographique », qui a conduit à interdire pendant six ans, de 2001 à 2007, aux élèves de Première d'étudier un roman dans le

⁶ *La littérature en péril*, Flammarion, 2007, p. 22

⁷ Idem

⁸ Article : « Le français au lycée » paru dans *L'École des lettres second cycle, 2000-2001*, n° 4, 15 octobre 2000, pp.77-81. Tzvetan Todorov était alors directeur de recherches au CNRS et membre du Conseil national des programmes. Lien pour accéder à l'article : <http://www.sauv.net/todorov.htm>

cadre du programme⁹. Bref, les idéologies et les groupes d'influence ont donné au programme de lettres et à la pratique effective en cours une allure un peu surréaliste où l'essentiel, trop souvent, était perdu de vue. Sommes-nous vraiment sortis de cette période étrange ? La question se pose et la vigilance s'impose. Car si, indéniablement une vision humaniste a de nouveau présidé pendant un temps à l'esprit de l'enseignement des lettres et du français dans le secondaire, la réforme actuelle du collège est fondée sur une vision appauvrissante de la littérature et de la langue¹⁰.

Quand Todorov est venu à l'E.N.S. de la rue d'Ulm à une journée organisée par le collectif Sauver les lettres, il a précisé qu'il n'était pas d'accord sur tout ce que le collectif avançait et qu'il n'en faisait pas partie. Mais s'il est venu, c'est parce qu'il défendait une certaine idée de la littérature qui est aussi la nôtre. Hommage lui soit rendu !

Didier Guillomet

Remerciements à Agnès Joste, Mireille Kentzinger et Fanny Capel pour leur relecture attentive.

9 Pourquoi faut-il bannir *Madame Bovary* du programme des lycées ? <http://www.sauv.net/vialabiog.php>

10 Voir « Comment étudier le français au collège ? », <https://www.democratisation-scolaire.fr/spip.php?article243>